



ELISABETH CARRIO

*Le projet
Golem ou les
ombres de
l'esprit*

Élisabeth Carrio

Le Projet Golem ou les Ombres de l'esprit

© Élisabeth Carrio, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6760-8

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Viviane émergea de son sommeil, les yeux gonflés. *Mais de quoi ai-je pu rêver ?* se dit-elle. *Pourquoi suis-je si triste ?*

Elle s'étira, arrêta le réveil, repoussa la couette et glissa ses pieds dans ses mules de velours noir. Un coup d'œil en passant vers la glace de l'armoire, juste le temps d'admirer sa longiligne et mince silhouette qu'elle entretenait à grand renfort de cours de gym et de régime végan. Ses longs cheveux blonds étaient en bataille. Son immense regard vert portait encore les stigmates de la nuit, mais bon, un peu de maquillage et cela sera à peu près parfait. Satisfaite de son image, elle se dirigea vers la cuisine pour se faire un café et préparer le petit déjeuner de son fils Nicolas qui dormait toujours.

Son rayon de soleil ! Depuis le divorce, il vivait avec elle en permanence sauf pendant les vacances scolaires bien que son ex-mari Barry lui ait demandé souvent de le garder même pendant cette période à cause de son métier de journaliste. Ils avaient décidé cet arrangement d'un commun accord il y a quatre ans et cela avait l'air de fonctionner. Nicolas ne semblait pas vraiment perturbé. Il était parfois déçu quand son père annulait un rendez-vous. Bien sûr, il espérait que ses parents se remettent de nouveau ensemble. Huit ans, c'est l'âge où l'on veut encore croire au père Noël, mais il s'accommodait de la situation. Son père et sa mère s'entendaient et c'était pour lui le plus important. Pourtant, le divorce ne s'était pas vraiment bien passé. Barry, son ex, n'en voulait pas. Il avait supplié pour que Viviane accorde une seconde chance à leur couple, mais celle-ci étouffait dans ce mariage trop bancal dans lequel elle avait l'impression de tout donner sans rien recevoir. Elle espérait autre chose, mais quoi ?

Elle monta vers la chambre de son fils, son café à la main. Elle ouvrit doucement la porte et le contempla un moment. Il dormait à poings fermés. Ses cheveux d'or entouraient son visage pâle encore enfantin. Son enfant, sa lumière !

Elle sourit machinalement et se dirigea vers le lit, s'assit et le secoua gentiment.

— Nicolas, Nicolas, c'est l'heure, réveille-toi.

Un grognement répondit. Un regard bleu se posa sur elle.

— Encore un peu, maman.

— Non, mon cœur, nous allons être en retard à l'école ; allez, hop, debout, lui dit-elle en se penchant pour déposer un baiser sur ses cheveux ébouriffés. Qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui à l'école ?

— Des maths, de l'histoire... et puis jouer avec Léon, rajouta-t-il

malicieusement.

— Allez, on y va et on ne traîne pas.

Elle le quitta pour aller dans la cuisine finir de préparer le petit déjeuner. Elle savait qu'il saurait se préparer tout seul. Il faisait preuve de tellement de maturité malgré son âge. Un vrai petit homme !

Il reparut bientôt, habillé, coiffé, et se hissa sur l'un des tabourets de la cuisine. Elle s'assit à son tour et ils entamèrent une conversation sur les copains, les jeux à l'école, la maitresse et Léon, un personnage fictif qu'il avait inventé après le divorce, sorte de frère virtuel et qui semblait ne jamais le quitter. Viviane s'était inquiétée au début de ce fantasme puis elle s'était dit que cela passerait avec l'âge.

Viviane regarda la pendule du coin de l'œil. Elle aurait aimé que ce moment dure encore. Le soleil entrait par les grandes fenêtres de la cuisine, inondant de lumière cette pièce déjà claire et moderne. Elle était restée dans la maison qu'ils avaient achetée avec Barry ; le loyer qu'elle aurait dû lui verser compensait la pension qu'il devait lui donner. Un bon arrangement pour tous !

Encore un coup d'œil à l'horloge. Elle se leva.

— Allez Nicolas ! le bus va bientôt passer. Tiens ! Je t'ai préparé ton repas.

Il le glissa dans son sac et mit son blouson. Il courut vers l'arrêt de bus en face de la maison, juste le temps d'un *Salut maman, à ce soir* et d'un claquement de porte et il rejoignait déjà ses amis, son monde.

Elle le regarda jusqu'à ce que le bus scolaire apparaisse, que son fils y grimpe, puis s'éloigne. Il n'y a pas si longtemps, elle l'accompagnait à l'école en voiture, mais l'année dernière il lui avait dit qu'il n'était plus un bébé et qu'il préférerait prendre le bus seul. Elle avait compris et ne l'avait plus accompagné non sans tristesse.

Elle souriait encore en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre. *Il faudrait aussi que je me presse*, se dit-elle soudain en réalisant que l'heure était déjà avancée. Elle fila sous la douche, enfila une tenue élégante et confortable, se maquilla légèrement et redescendit, se sentant légère. Une fois prête, elle prit son cartable rempli de copies corrigées et se dirigea vers le garage. Elle monta dans sa voiture, une Lexus noire, encore un héritage de son époque maritale, actionna l'ouverture automatique du garage et sortit du garage en route vers l'université. Elle habitait dans un quartier résidentiel à environ un quart d'heure de son lieu de travail.

Hier soir, elle avait préparé son cours sur les poètes français du XIXe siècle. Elle aimait partager avec ses étudiants sa passion pour cette langue et cette

époque qu'elle trouvait si romantique. Ceux qui suivaient son cours de littérature étaient peu nombreux, car il était pour eux optionnel pour l'obtention de leur diplôme en mathématiques.

Elle appréciait ses élèves, son métier. Une journée sans histoire, comme je les aime, m'attend, pensa-t-elle. Et elle avait décidé d'en profiter pour aller faire du shopping avec son amie de toujours et sa collègue Annie. Une journée calme en perspective, tout comme sa vie, monotone, sans surprise, semblant être oubliée du destin. À 35 ans, elle avait tout ce qu'elle souhaitait : un fils merveilleux, un métier qu'elle aimait, et un ex-mari sur lequel elle pouvait compter en cas de problèmes, des amis peu nombreux, mais avec lesquels elle se sentait bien.

Le problème était sa vie affective. Elle était inexistante et Viviane ne croyait plus en l'amour avec un grand A. Elle le considérait comme une nécessité pour avoir des enfants, sans plus. Elle n'avait plus envie ni de passion ni d'engagement amoureux dans sa vie bien huilée, sous contrôle. Elle aimait son fils, ses parents, ses élèves. Cela lui suffisait.

Ses amis et ses parents la questionnaient parfois sur son refus de tout engagement affectif.

— Tu es jeune, jolie. Pourquoi restes-tu toute seule ? lui répétaient-ils souvent.

— J'ai besoin de solitude et de silence, répondait-elle en riant.

En fait, elle avait peur de faire confiance et d'être trahie. C'est cela mon véritable problème, pensait-elle. C'est probablement la raison de l'échec de son mariage avec Barry. Elle était devenue trop soupçonneuse ; elle doutait de plus en plus de lui et de ses capacités, polluant ainsi sa vie et celle de son conjoint.

Elle arriva sur le campus de l'université, se gara et se dirigea vers le bureau des professeurs. Annie qui était quant à elle professeur de littérature anglaise était là, sirotant un café, sa tête rousse penchée sur des copies à corriger.

— Salut, Annie, lança-t-elle.

Celle-ci releva la tête, les yeux dans le vague.

— Ah, c'est toi ! Tu es resplendissante aujourd'hui. Tu as un rendez-vous avec l'homme de ta vie ?

— Tu ne vas pas recommencer avec cela, répondit Viviane vaguement agacée.

— Oh là ! Pardon. Ton sens de l'humour a disparu cette nuit. Bon, je file. Mon cours commence dans dix minutes. Retour dans la cage aux fauves !

Elle sortit en riant. Viviane haussa les épaules en souriant. C'est vrai qu'Annie l'énervait parfois avec son franc-parler et ses remarques souvent percutantes. Mais elle était en permanence optimiste et toujours là quand elle avait besoin de parler ou quand elle avait un coup de blues. Viviane se dirigea vers son casier, y déposa ses affaires et se dirigea vers sa propre classe. Aujourd'hui au programme, cours sur Victor Hugo.

Quand elle entra dans la classe, le silence se fit. Elle leur sourit machinalement. Elle les aimait bien ces gosses, ces graines d'adultes pleines de promesses en devenir. Dieu sait ce que la vie leur réserverait. Pour l'instant, il vivait une vie protégée d'étudiants.

— Aujourd'hui, nous allons étudier Victor Hugo, commença-t-elle.

Une vingtaine de paires d'yeux la fixèrent. Certains étaient déjà prêts à prendre des notes. Elle continua...

— Victor Hugo est né...

Soudain, un bruit la fit sursauter, un bruit de chaise qui tombe. Elle leva la tête et vit se précipiter deux étudiants vers une place vide où s'asseyait habituellement Isabella, une de ses meilleures étudiantes, calme, posée, assidue. Viviane se leva précipitamment et s'approcha. Elle vit Isabella allongée par terre, livide, les yeux clos. Elle s'était évanouie.

— Poussez-vous, dit-elle aux étudiants qui s'étaient approchés, allez chercher l'infirmière.

Un des garçons se précipita vers la sortie et alla chercher du secours. Viviane prit la main de l'étudiante évanouie. Elle était glacée.

— Quelqu'un sait ce qui lui est arrivé ? Amélie, vous qui êtes sa meilleure amie, savez-vous ce qu'elle a ? Est-elle souffrante ?

— Non, madame, je ne sais pas, répondit Amélie en baissant les yeux.

Isabella ne donnait toujours pas signe de vie. L'infirmière de service entra et fit un examen sommaire, soulevant les paupières closes d'Isabella sur des yeux révulsés.

— Nous devons l'amener à l'hôpital. Je m'en occupe, dit-elle en prenant son

portable pour appeler une ambulance.

Viviane s'accroupit de nouveau auprès d'Isabella en attendant que les secours arrivent. Son regard vert se leva de nouveau vers les étudiants.

— Allez chercher le proviseur. Il faut l'informer, dit-elle.

Le même étudiant, Victor, un grand jeune homme longiligne, dont les cheveux roux faisaient ressortir la pâleur, sortit de nouveau, après un *J'y vais, madame*. Le proviseur arriva rapidement. Viviane le mit au courant de ce qui s'était passé. Entre-temps, l'ambulance arriva et Isabella fut mise sur un brancard sans avoir repris connaissance et amenée à l'hôpital. L'infirmière les suivit.

— Je vous appelle dès que j'en sais plus, jeta-t-elle en sortant.

Le silence régna un moment dans la salle de classe puis tous se mirent à parler en même temps, sortant Viviane de sa stupeur.

— Reprenons, dit-elle en essayant de reprendre ses esprits.

Le cours se déroula dans une atmosphère lourde et Viviane fut soulagée d'entendre sonner la fin du cours. En passant devant son bureau, pour sortir, Amélie commença à lui dire :

— Madame, je...

Mais Victor la poussa pour qu'elle avance.

— Viens, on n'a pas le temps.

Viviane les regarda sortir, intriguée. Décidément, ce garçon manque d'éducation, pensa-t-elle. Ce n'est pas la première fois qu'elle remarquait sa rudesse. Les autres étudiants avaient d'ailleurs l'air de le craindre. Qu'avait voulu lui dire Amélie ? Probablement quelque chose au sujet du cours, sûrement rien d'important. Elle se promit d'aller voir Isabella le lendemain, car elle n'avait pas cours l'après-midi.

Viviane poussa la porte de l'hôpital le lendemain après-midi et se dirigea vers le comptoir d'accueil. La réceptionniste leva la tête de ses papiers et la regarda d'un air interrogateur.

— Je viens pour voir Isabella Scharmer. Je suis sa professeur de français. Elle s'est évanouie hier pendant mon cours, ajouta-t-elle bien que cela ne présente aucun intérêt pour la réceptionniste. Mais Viviane ne pouvait pas se débarrasser de cette manie de vouloir plaire, se justifier pour être appréciée.

— Ah oui, mademoiselle Scharmer, chambre 349, au troisième étage, au bout du couloir à droite, répondit la réceptionniste avant de se replonger dans ses papiers.

Viviane se dirigea vers l'ascenseur, mais prise de remords, elle décida de prendre l'escalier. Un peu de gym ne me fera pas de mal, se dit-elle. Elle était presque arrivée au premier étage quand elle fut heurtée violemment par un jeune homme habillé d'un jean et d'un blouson noirs qui descendait les escaliers quatre à quatre. Elle n'eut que le temps de se rattraper à la rampe.

— Pardon, lui jeta en continuant à dévaler l'escalier un garçon.

Viviane se retourna, en colère.

— Faites attention, jeune homme ; vous avez failli me faire tomber, lui cria-t-elle en colère, en se penchant sur la rampe.

Il ne se retourna même pas. En un bref instant, elle vit son profil acéré, mais surtout elle eut le temps d'apercevoir un curieux tatouage sur sa nuque au crâne rasé : deux serpents rouges s'enroulant autour d'une croix noire dans un cercle de feu. Que fuyait-il ? Elle avait vaguement l'impression de l'avoir déjà rencontré. Mais quand ? Elle voyait tellement de jeunes et d'étudiants.

Elle gravit les dernières marches et se dirigea vers la chambre 349, encore légèrement sonnée par sa rencontre brutale. Elle frappa ; pas de réponse. Elle poussa la porte et entra. Son sang se figea dans ses veines. Elle ne voyait d'Isabella que ses cheveux dépassant d'un oreiller déposé sur son visage. Ses bras pendaient hors du lit et l'un d'eux était attaché à une perfusion. Quelque chose n'allait pas. Viviane se dirigea instinctivement vers le lit, souleva l'oreiller. Les yeux d'Isabella étaient ouverts et révulsés. Elle respirait encore, mais difficilement. Viviane l'appela.

— Isabella, Isabella, vous m'entendez, c'est moi, Viviane, votre prof de français.

Pas de réaction ! Viviane chercha le bouton d'appel des aides-soignantes, appuya nerveusement. Elle pensa en même temps que cela pourrait prendre du temps avant qu'elles viennent. Elle sortit en courant de la chambre et se dirigea

vers le bureau des infirmières. L'une d'elles sortait justement du bureau.

— À l'aide, venez vite. Il y a un problème avec mon étudiante. Chambre 349.

— Que se passe-t-il ?

— Venez, c'est terrible, Isabella, l'oreiller...

— Calmez-vous, voyons, je ne comprends rien.

— Une tentative de meurtre.

L'infirmière ne comprenait toujours rien à cette suite de mots sans queue ni tête. Elle se dirigea vers la chambre Isabella. Elle comprit immédiatement l'urgence de la situation et appela le médecin.

Pendant que l'infirmière essayait de réanimer Isabella qui respirait encore faiblement, Viviane qui l'avait suivie, s'était approchée du lit et avait pris machinalement la main de son étudiante, espérant lui insuffler de la vie. Des larmes coulaient sans qu'elle s'en aperçoive. Isabella, son rire, ses immenses yeux bleus interrogateurs. Comment cela est-il possible ? Qui pouvait lui en vouloir à ce point ?

Des brancardiers entrèrent en poussant un chariot.

— Poussez-vous, madame ; ne restez pas là, nous allons l'amener en salle de réanimation.

Ils saisirent Isabella par les aisselles et par les jambes et la posèrent sur le brancard. Les longs cheveux noirs d'Isabella découvrirent son cou blanc pendant quelques secondes, suffisamment pour que Viviane puisse apercevoir le même signe qu'elle avait remarqué dans le cou du jeune homme qui l'avait bousculée dans l'escalier. Elle sentit un grand froid la saisir. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Les brancardiers poussèrent le chariot devant eux, l'infirmière les suivit. Viviane resta planter là, n'arrivant pas à réagir, une vague nausée au creux de l'estomac. Que devait-elle faire ? Elle regarda le lit défait, les tuyaux de perfusions qui pendaient, l'oreiller par terre... Frappé de stupeur, son esprit refusait de fonctionner.

Elle se dirigea lentement vers l'escalier, descendit et alla vers le comptoir d'accueil.

— Il y a eu un problème à la chambre 349 avec l'étudiante que je venais voir, Isabella Scharmer, je pense qu'il s'agit d'une tentative de...

Les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Et si elle se trompait. Un doute l'assaillit.

— Je vous laisse mes coordonnées au cas où...

Elle lui tendit sa carte de visite. La réceptionniste leva un sourcil étonné et prit la carte que Viviane lui tendait.